

DOMINIQUE  
DROUIN

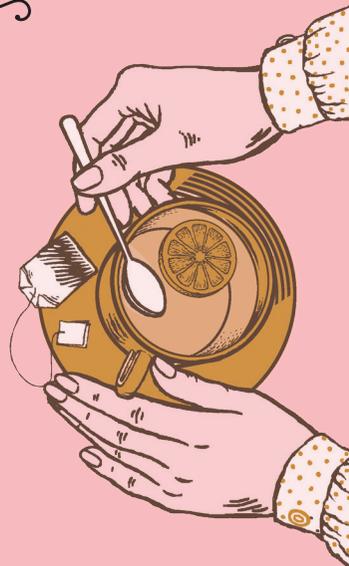
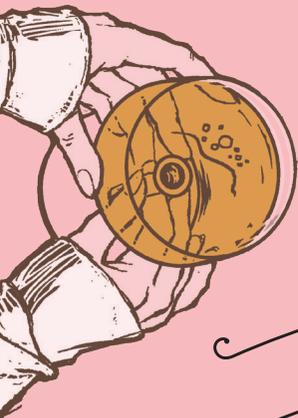


Le

Club des dames  
d'argent

1

AVANT



## Chapitre 1

Novembre-décembre 2017

*Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry

Le rectangle bleu couvert de tournesols aux pétales jaune et orangé évoquant le soleil de la Méditerranée flotte un instant dans les airs. D'un coup sec, Claire Plante stoppe l'envolée du tissu qui se soumet et se pose sagement sur la table en pin, cadeau de mariage de sa belle-famille, au style colonial indéniablement démodé mais dont elle n'a jamais pu se séparer. « C'est tellement mystérieux, le pays des larmes... » *Le Petit Prince*, d'Antoine de Saint-Exupéry, lecture imposée durant son primaire, puis au cours de celui de ses enfants, l'avait envoûtée. Par la suite, ce texte lui était revenu en mémoire et elle l'avait suggéré au club de lecture que venait tout juste de fonder Denise Côté, bénévole à la bibliothèque de Rosemère. C'est donc pour faire un clin d'œil au passé qu'elle propose de nouveau cet ouvrage au cercle de lecture qui, sous son impulsion, renaît de ses cendres après plusieurs années de dormance. Du revers de la main, elle lisse les plis sur la nappe, puis dispose l'argenterie lavée, essuyée et frottée la veille. *Ça va me faire du bien de voir du monde*. Elle essaie de ne pas penser qu'il y a trente-cinq ans, par un jour de novembre ensoleillé et lumineux comme celui d'aujourd'hui, elle unissait sa destinée

à celle de René Bisson en l'église Sainte-Rose-de-Lima. Son homme, son premier amour, le seul qu'elle ait jamais eu, et qui lui manque toujours autant.

L'horloge indique 16 h 40. De biais, à travers la portepatio de la cuisinette, le soleil allonge ses rayons sur l'horizon un peu plus tôt chaque jour à l'approche de la saison froide. *N'empêche, recevoir, c'est du travail... et de l'argent...* Claire Plante s'empresse de chasser ces pensées négatives. En dépit des efforts qu'exige cette visite, elle se réjouit à l'idée de retrouver ses complices après tout ce temps ! L'évocation de la rencontre du lendemain l'anime, l'excite et la perturbe aussi, au risque de déclencher chez elle une crise de tachycardie. Les yeux rivés sur sa Fitbit, elle inspire pendant six secondes, retient son souffle pendant quatre autres, puis expire durant sept autres...

Immobile devant la baie vitrée de son bungalow, la main droite posée à plat sur sa poitrine comme une bonne petite soldate, Claire se souvient. L'image de son mari agonisant, la bouche ouverte et cherchant son air, ressurgit. C'était il y a treize ans ; elle refuse d'oublier le regard de son amour qui ne la voit plus, la mort lui mordant le cou. Les pleurs des enfants. Le retour de l'hôpital dans la grande maison. Le premier repas. La place vide. Bertrand, benjamin de la famille, enroulé dans le coton ouaté de son père. Elle qui se demande comment elle fera pour élever seule trois ados de douze, quinze et dix-sept ans, et si elle pourra leur payer des études dans des écoles privées. Les nuits d'angoisse et d'insomnie, les comptes en souffrance. Puis la pancarte « À vendre » apparaissant dès les premières neiges. Un couple d'acheteurs intéressé. L'acte de vente signé, le déménagement pendant les giboulées de mars. L'installation, quelques rues à l'est, dans une demeure beaucoup plus modeste qui offrirait à la famille quelques années de relative sécurité financière. Fixant les fils électriques striant le ciel, elle murmure, encore abasourdie :

— Quand même... J'ai passé au travers.

Une fois son rythme cardiaque revenu à la normale, elle se remet à la tâche. Elle dispose sur la table les cartons indiquant les noms de ses complices, chacun orné d'une corolle florale illustrée, inspirée de ses livres de jardinage : pour Françoise, fragile mais épanouie et flamboyante, un oiseau du paradis ; pour Joanne, intense, passionnée et amoureuse éternelle, une rose rouge ; pour Marie, bricoleuse, indignée et dérangeante, l'œillet au pourtour coloré ; pour Micheline, stratégique, rassembleuse et fortunée, un iris ; pour Denise, dévouée, chaleureuse et légère, une jonquille ; pour Chantal, rebelle, conquérante et sauvage, une pivoine ; pour Lise, réservée, solide et persévérante, une marguerite rustique ; pour elle enfin, nourricière, nostalgique et discrète, une campanule. Le bouquet que forment ces huit femmes d'expérience, qui ont travaillé, gagné leur vie et leur autonomie, exhale des parfums décantés au fil des générations précédentes, fruit des combats pour la libération et l'égalité entre les sexes. Parvenues à l'âge de la retraite en santé, actives et expérimentées, elles se présentent à l'orée de la vieillesse avec optimisme.

À sa campanule, dont elle replie la clochette mauve pastel vers le bas sur la table, Claire s'identifie tout à fait. Le flamboyant ne lui sied pas. Elle passerait le restant de ses jours à peindre ou à lire qu'elle en serait comblée. C'est sa passion pour les échanges littéraires qui lui a donné l'envie de reformer le club de lecture dont elle avait tant aimé faire partie des années auparavant. Alors maman à la maison, elle avait accepté l'invitation de Joanne Beaudry, sa voisine immédiate, alors que celle-ci supervisait la plantation d'une haie de cèdres entre leurs propriétés respectives, mais que Claire n'habite plus ; la haie fait plus de douze pieds aujourd'hui. Cet après-midi printanier, Claire s'en souvient comme si c'était hier.

— On se regroupe, les femmes du coin, chacune propose un livre, à tour de rôle... Et on en discute autour d'un apéro et de bouchées, lui avait dit Joanne.

— Ça pourrait m'intéresser. Si je trouve une gardienne, avait-elle répondu avec sérieux.

— Ma belle-fille se cherche des clients ! Elle est super responsable. On ira ensemble ! Il y a une rencontre ce soir.

Elle s'était ainsi jointe au club, lequel réunissait mensuellement une vingtaine de femmes, tantôt voisines, tantôt amies, tantôt parentes. Les rencontres se déroulaient soit à la bibliothèque, soit chez l'une ou chez l'autre, selon le nombre de personnes présentes. Des lectrices du dimanche, toutes au plaisir d'échanger à propos d'un roman ou d'un essai. Des moments qui donnaient lieu à des discussions, à des réflexions, à des confessions, à des engueulades aussi. Claire avait adoré ce sentiment de faire partie d'un groupe de femmes rassemblées autour de sujets valables et profonds.

L'organisation avait fonctionné pendant une dizaine d'années avant de connaître un ralentissement pendant quelque temps. Puis, quand René avait reçu son diagnostic, la vie de Claire s'était brisée en deux. Elle avait quitté le groupe. Par la suite, elle avait appris que le club s'était défait, les unes perdant l'intérêt, les autres abandonnant la banlieue ou se détachant pour se consacrer à d'autres activités...

Dans la tourmente qui avait duré plusieurs années, Claire s'était accrochée au souvenir heureux du plaisir qu'elle avait éprouvé à échanger avec intelligence sur une histoire, à entendre les rires fuser et le ton monter dans sa maison, et à sentir la chaleur de l'amitié réchauffer son existence tout entière. Et c'est cette petite lumière là, au loin, qui l'avait guidée pendant les traitements, les rechutes, les visites à l'hôpital, les soirées austères, les jours trop longs, la lente agonie, les espoirs, les désespoirs, les

couloirs, les spécialistes, les radiographies, les soins palliatifs, les souffrances, la fin de son mari. Quand elle est devenue veuve, tout s'est éteint en elle. Sa survie est devenue celle de ses enfants, son bonheur, celui de les savoir heureux. Elle a plongé dans les abysses. Il lui a fallu tout ce temps pour émerger.

Réalisant qu'elle allait célébrer sous peu le vingt-cinquième anniversaire de son fils Bertrand, Claire a eu envie de renouer avec ses anciennes complices. Sur Facebook, elle a retracé les membres pour leur proposer de remettre le cercle sur les rails. Sept femmes ont répondu à son invitation. Elles ont convenu de reprendre les lectures et les rencontres à un rythme moins soutenu qu'à l'époque, soit six fois par année à l'occasion d'un repas chez chacune, en alternance. L'hôtesse, en l'occurrence Claire pour cette première assemblée, déterminerait la lecture imposée. Pas de fictions comme avant, plutôt des ouvrages portant sur la psychologie positive, question de se donner du courage et des pistes de réflexion, choix qui avait été adopté à l'unanimité. Pas d'obligation d'assister systématiquement aux réunions ; si une participante se désiste, l'événement a tout de même lieu, sans culpabilité pour celle qui passe son tour.

— Je suggère le Club des dames d'argent pour notre nom de groupe, avait-elle écrit.

— Approuvé ! Je nous fais faire des t-shirts ! avait ajouté sa cousine Micheline, enthousiaste.

Claire jette un coup d'œil à sa table fleurie à souhait. Demain, ses amies s'assoieront à leur place assignée. Selon son choix, elles discuteront du *Petit Prince*. La phrase « Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé » résonne encore dans sa tête, avec la voix sensuelle de Gérard Philipe.

La nuit tombée depuis un moment appelle l'apaisement. Claire gagne sa chambre, enfile son pyjama, attache méthodiquement tous les boutons, se glisse entre ses

draps. D'excitation, elle agite les pieds, comme pour faire du vélo. Prise au jeu, elle augmente sa vitesse et pédale à fond ; sa Fitbit s'emballe presque autant. Elle se sent comme une gamine.

\*

Un peu plus et elle oubliait d'acheter le vin pour son *girl's club*... *C'est pas mon genre, ça!* Le visage plaqué contre le pare-soleil rabattu de sa Mercedes, Joanne Beaudry tire fermement sur sa paupière et achève d'étendre son *eyeliner* d'une main assurée. À la radio, les blagues fusent, les rires aussi. Son cellulaire s'illumine : 10 heures du matin, Tony la texte pour lui rappeler d'apporter sa mallette au bureau. Elle rassure son homme : il aura ses documents d'ici une heure. Quasiment seule dans le stationnement de la Société des alcools du centre commercial de Rosemère, elle prend une dernière gorgée de café, scrute son maquillage, ajuste sa veste et entrouvre la portière. Au dernier moment, Joanne se ravise, plonge la main dans son sac, extirpe son *gloss*, l'étend sans retenue. Une automobile se gare à la hauteur de la sienne. Dans son champ de vision apparaît une voiture rouge vermillon assortie à la couleur de ses lèvres. Signe du destin. Elle replace sa chevelure blonde, aperçoit une main d'homme achevant d'ouvrir la porte de son véhicule. Un frisson lui parcourt l'échine. Elle glisse sa taille fine et musclée dans l'entrebâillement, inspire pour se donner du courage et relève le regard qu'elle plonge dans celui de l'autre.

— C'est gentil, mais à mon âge je suis capable d'ouvrir ma portière toute seule, lance-t-elle sur un ton coquin en descendant de sa voiture.

— Madame Beaudry ? demande-t-il, feignant la surprise.

Joanne cherche un instant dans sa mémoire, alors qu'un feu intense la traverse. *C'est lui*, pense-t-elle, le client

de la semaine dernière, celui qu'elle a elle-même renseigné sur le prix des couvre-planchers. Celui qui veut faire un *flip*...

— Attendez un peu..., murmure-t-elle.

— Lukas Vasquez, dit-il d'une voix douce, son corps imposant planté à quelques centimètres du sien.

— Monsieur Vasquez ! Dites-moi pas que vous avez encore des problèmes avec vos carreaux en pierres naturelles, lance-t-elle à la blague. Cette fois-ci, je ne vous croirai pas : ils sont incassables.

— Justement, j'en ai un, répond-il avec sérieux, tout en refermant la porte derrière elle sans la lâcher des yeux.

Joanne replace son sac à main, regarde autour d'elle et lève la tête comme pour se donner une contenance. Un désir cinglant la paralyse, lui noue la poitrine et descend entre ses cuisses. Que se passe-t-il ? Quelle mouche l'a piquée ? Flirter, elle en a l'habitude, le service à la clientèle comportant à la base une part de séduction. Mais il s'agit d'autre chose, d'une pente glissante, d'une option dangereuse. Elle se faufile jusqu'au coffre de son automobile, saisit ses sacs. Il la suit.

— Mon problème, c'est que j'aimerais vous inviter à souper, vous remercier pour votre service exceptionnel, madame Beaudry.

— J'ai fait mon travail. Vous n'avez pas à me remercier.

— Je suis au courant. Mais j'y tiens... Vraiment beaucoup.

Lukas Vasquez a dépensé plus de cent vingt-cinq mille dollars pour l'achat de leurs produits. Difficile de lui refuser une faveur. Et puis, un repas dans un lieu public, ça n'engage à rien. Pourquoi s'en priverait-elle ? Un souper, rien de plus. Elle respire à fond... Sur le pont du navire d'une croisière qui dure depuis presque soixante ans, ne profite-t-elle pas de tout ce qui s'offre à elle ? Tony n'en saura rien. Quel mal y aurait-il à passer une soirée en

bonne compagnie ? *En plus, il a une face de Petit Prince, se surprend-elle à penser.*

\*

À peine Claire a-t-elle enfilé sa robe de chambre et mis les pieds au salon qu'une forme anormale sur le divan l'alerte. Elle plisse les yeux, enfilant ses lunettes d'une main fébrile. Une fois en mesure de voir, elle concentre son attention. Elle s'approche de la masse blottie sous les coussins. Elle reconnaît une mèche de cheveux. Son cœur cesse de battre. Quand son benjamin *crashe* chez elle, en pleine nuit, c'est qu'il a besoin d'aide. Encore. Elle n'en peut plus. Une boule s'incruste dans son thorax. Dans moins de trois heures, ses amies débarqueront dans cette même pièce, prêtes à échanger sur leur lecture. Elle hésite, angoissée, puis s'approche encore un peu.

— Qu'est-ce que tu fais là, mon grand ? interroge-t-elle en soulevant un polochon de fausse fourrure.

— Je dors, m'man, marmonne Bertrand en recouvrant d'un coup sec son visage.

— Je le vois bien, mon loup. Mais j'attends du monde pour dîner.

— Ça me dérange pas...

— Tu ne peux pas rester sur le divan. Va dans ta chambre, s'il te plaît, mon beau.

— Je venais juste de m'endormir, grogne-t-il dans un soupir d'agacement tout en se levant d'un bond, traînant avec lui ses couvertures et se dandinant tel un yéti dans le couloir.

Son fils s'éloigne d'un pas lent. Elle remarque qu'il a encore pris du poids. On dirait un orang-outang.

— Ah, puis non ! Installe-toi dans mon lit. Tu dormiras pas sinon...

— T'as pas fait réparer mon store ?

— Pas encore... J'ai pas eu le temps.

— *Shit!* Je vais accrocher un drap.

— Tu es trop près de la salle à manger. On va te réveiller. Tu seras mieux dans ma chambre.

— Je ne pense pas, répond-il, dans une attitude fermée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? se hasarde-t-elle à lui demander doucement, tout en le suivant de loin.

— Une grosse chicane. Josie a capoté. J'ai été obligé de partir.

— En pleine nuit ?

— C'est fini, nous deux. Puis je suis pas mal content.

Bertrand écarte ses draps d'un geste, se laisse tomber sur le matelas. Les yeux clos, il prend la position fœtale et s'empresse de se rendormir. Sa mère se faufile dans la pièce, attrape une grande toile appuyée contre le bureau sur laquelle elle se promettait de peindre, la dépose devant la fenêtre entre les rideaux. Plongés dans l'obscurité, mère et fils s'évitent d'inutiles explications. *Fiston revient à la maison; il n'y a rien à ajouter... Mes enfants auront toujours leur place ici. Je déménagerai mon atelier au salon, encore une fois; c'est mieux éclairé de toute façon.*

La Fitbit de Claire s'agite. Elle tente de mettre de l'ordre dans ses idées, de se recentrer. Immobile et en silence dans le couloir, elle inspire, retient son souffle, puis expire, suivant sa technique habituelle. Une minute de respiration, c'est tout ce qu'il lui faut pour reprendre le contrôle. Elle visualise un lac recouvert de la brume du matin, le cri d'un huard qui se fait entendre et l'oiseau qui prend son envol; elle l'imagine au loin avant de renouer avec le réel.

Claire se rend à la cuisine, angoissée. Aline entrouvre la porte du sous-sol. Sa fille lui adresse un sourire coquin.

— J'ai plus de lait. Est-ce que je peux te faire un petit emprunt, juste une goutte ? Pas plus que ça, lance-t-elle en montrant entre le pouce et l'index les quelques millilitres qu'elle compte puiser dans le carton.

Machinalement, Claire se dirige vers le réfrigérateur, ouvre la porte, agrippe le litre de lait. À l'instant où elle s'apprête à refermer, elle remarque que la moitié des pâtés disposés la veille dans une assiette de service a disparu. Elle ravale sa frustration, n'émet pas un son. Son fils a eu faim quand il est arrivé, il s'est servi pendant qu'elle dormait dans sa chambre, elle n'a rien entendu.

— Parle tout bas, ton frère est couché, chuchote-t-elle en tendant le contenant.

— C'est pas vrai ! s'exclame Aline sans retenue.

— Ça marche plus avec Josiane, réplique Claire en affichant un sourire contraint.

— Vas-tu lui faire payer une pension à lui aussi ?

— Quand t'avais vingt-cinq ans, tu n'en payais pas non plus, échappe la mère, presque coupable. On va pas recommencer cette discussion-là.

— En tout cas, qu'il vienne pas m'achaler en bas. J'ai le droit d'avoir la paix.

Pompée raide, Aline marmonne et ressasse toutes les occasions où son frère, après avoir annoncé son grand départ, est revenu à la maison, s'incrutant chaque fois pendant plusieurs mois. Redescendant au sous-sol en fulminant, elle en oublie le lait qu'elle était venue chercher.

Claire s'apprête à répondre à sa fille pour nuancer son propos, mais se dégonfle : elle perd son temps et le sait. Elle préfère laisser la tempête passer.

*La rencontre de mon club de lecture vient de tomber à l'eau. Elle qui a tant insisté pour que la réunion ait lieu chez elle, voilà maintenant qu'elle va devoir l'annuler. Il lui faut trouver une excuse. Pas le choix...*

\*

Son téléphone cellulaire coincé entre l'épaule et la joue, Joanne dépose dans le panier plastifié accroché à son

avant-bras toutes sortes de pâtés sélectionnés au hasard : aux fruits de mer, au poivre, de campagne, tous si savoureux. Elle y va rondement, les yeux fermés, forte de la confiance absolue qu'elle a en cette boucherie de grande qualité.

— Arrête de t'excuser, Claire. C'est correct, ça arrive, panique pas, c'est pas grave. Ça me fait plaisir de te remplacer. Envoie un texto aux filles, je m'occupe du reste...

— Bonjour, Joanne, lance le propriétaire, affairé à replacer les magrets de canards du lac Brome dans leur tombeau réfrigéré. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui ?

— Pour un *lunch* de huit personnes, tu me recommandes quoi ?

— Ça dépend, c'est pour quand ?

— Dans une heure...

Le commerçant sourit derrière son comptoir et adresse un clin d'œil complice à sa cliente. Comme toujours, elle est à la dernière minute.

— Bougez pas, je vous reviens avec tout ce qu'il vous faut...

\*

Passant et repassant le fil dans le minuscule orifice de verre, Françoise Roy fixe chaque perle avec soin sur la colerette de son chemisier en soie, une astuce pour donner un nouveau look à un vêtement qu'elle porte trop souvent à son goût. Cette chemise, achetée il y a quinze ans chez Holt Renfrew sur la rue Sherbrooke à Montréal, lui avait coûté une petite fortune à l'époque. Jamais pourtant elle n'a regretté de s'être procuré cet article qu'elle n'aurait plus les moyens de s'offrir aujourd'hui. *Pour les basiques, il vaut mieux mettre le prix.* Une pièce classique ne se démode pas et conserve une belle tenue ; rien à voir

avec les chiffons qu'on trouve dans les boutiques à bas prix et qu'il faut remplacer tous les trois lavages. *La camelote, c'est bon pour les pauvres.* Enroulant soigneusement le fil autour de sa dernière perle, elle fait un double nœud et consolide la couture. Elle enfle son chemisier, admire la constellation des mignonnes étoiles de verre apposées sur son col, passe une main délicate sous sa chevelure à la base du cou. Un coup d'œil dans la glace, qu'elle aurait dû éviter, la plonge dans une nouvelle déprime. Chaque fois, c'est le même choc, celui du temps qui s'imprime sur son visage. En dépit du Botox, des produits rajeunissants et du maquillage, les sillons se creusent inexorablement. *Je suis pas certaine d'être encore bonne pour tourner des publicités de shampoings pour le troisième âge,* songe-t-elle, nostalgique de sa jeunesse et des cachets faramineux qu'elle gagnait alors. Elle a eu de la chance : hier, en faisant un saut de puce à sa friperie favorite, elle a déniché un jean Michael Kors quasi neuf qui lui va comme un gant. Elle se glisse dans son pantalon, un peu lâche à la taille. Est-il possible qu'elle ait maigri ? Depuis la veille ? Enfin prête, elle sort.

— Allo, Joanne ! J'entre dans le métro. Je serai à la station Montmorency dans quarante-cinq minutes. À plus !

Pénétrer dans le wagon, les lunettes fumées sur le bout du nez. Éviter de toucher aux poteaux de soutien qu'on dit couverts de germes et de sperme. Réprimer un haut-le-cœur et fixer le vide afin d'esquiver les contacts visuels. Cacher le bas de son visage avec son foulard de soie et faire en sorte qu'on ne la reconnaisse pas. Autant elle apprécie le contact avec le public dans les événements organisés, autant ici, dans ce lieu exigu, elle repousse tout rapprochement. Elle se tient debout avec fierté, pour donner l'impression qu'elle se trouve là par choix, par conviction écologique, plutôt que par obligation financière. Celle que tout le monde a aperçue dans une publicité

vantant les mérites d'une bonne planification financière en vue de la retraite ne peut absolument pas s'afficher avec une allure indigente. *Je n'aurais jamais dû faire cette pub...*

Les secondes s'écoulent. Françoise compte les stations. Personne ne lui prête attention. C'est ce qu'elle voulait, mais paradoxalement ça finit par l'agacer. *Le monde me remarque plus. Je suis finie. Je suis pas assez présente sur les réseaux sociaux. Il va falloir que je m'y mette sérieusement.* Pendant que ses pensées se bousculent, sans prévenir, le wagon s'arrête net, provoquant le déséquilibre de plusieurs passagers. Une jeune mère, son poupon dans les bras, pousse un cri :

— Oupelaï ! lance-t-elle en s'agrippant au bras de Françoise. Excuse, ajoute-t-elle en relevant la tête. Mais... Allo... Tu es une actrice, toi, hein ?

— Oui, oui, je suis comédienne, rétorque Françoise, l'ego en joie.

— *Oh my God!* Le rôle de Jasmine, wow ! J'écoutais la série avec ma mère. Ça m'a tellement marquée, déclare la jeune femme, sourde aux pleurs de son marmot grouillant. Vraiment ! J'en reviens pas de te rencontrer.

— Ah sincèrement, c'est gentil, merci beaucoup, répond l'actrice d'une voix sirupeuse, relevant le col de sa veste en denim et recouvrant son visage en partie pour cacher son inconfort quant à la méprise, car son interlocutrice l'a confondue avec une autre vedette, noire de surcroît, qui a disparu des écrans depuis des années.

Françoise ne détrompe pas son admiratrice, laquelle, encore sous le choc, s'excuse de devoir faire faux bond à sa nouvelle amie, qu'elle salue en quittant le wagon avec son petiot toujours en larmes. Françoise sourit dans le vide, replace ses lunettes fumées, esquisse un salut discret aux uns et aux autres. *Ne pas décevoir son public*, se répète-t-elle sans remarquer que les passagers, tous penchés

sur leur cellulaire, ne la voient même pas. Dans trois stations, elle sera enfin libérée de cette promiscuité avec des inconnus... Au prochain rôle qu'elle décroche, elle s'achète un bazou, elle s'en fait la promesse.

\*

Mouchoir en papier à la main pour éponger les coins de ses yeux qui coulent pour un rien, Claire, postée sur le perron de sa demeure, semble monter la garde. Ce bungalow, elle l'a choisi de dimensions modestes et s'est battue pour le conserver, l'entretenir pendant toutes ces années, avec pour objectif d'y vieillir en paix. Habiter sur un seul étage lui rendrait les choses plus faciles, s'était-elle dit au moment de l'achat. Et en cas de besoin, une fois les enfants partis, elle pourrait louer le sous-sol, s'assurant ainsi un petit revenu, avait-elle pensé aussi. *Une fois les enfants partis*, se répète-t-elle mentalement. À combien de reprises a-t-elle échafaudé des plans pour ce jour-là ? Mais avec Aline qui, en dépit de ses trente ans bien sonnés, loge dans le *bachelor* du sous-sol et Bertrand qui rentre au bercail tous les trois mois, ce n'est pas demain la veille qu'elle verra ses petits s'envoler pour de bon. Seule Lily, âgée de vingt-huit ans, semble en voie de se débrouiller. Excepté que Lily, c'est un monstre d'égoïsme... *J'ai peut-être raté mon coup comme mère...* Cette idée la décourage autant qu'elle l'angoisse.

Un coup de klaxon ramène Claire à la réalité. L'auto de sa cousine, membre du club également, se gare dans l'entrée. Micheline a gentiment offert de passer la prendre pour leur permettre de jaser un peu avant de retrouver le groupe. Claire replace la ganse de son fourre-tout sur son épaule et s'engage dans l'allée de cailloux de rivière en direction de la voiture.

— On devait pas se rencontrer chez toi ?

— C'était le programme, mais j'ai refile mon tour à Jojo à la dernière minute. Je suis tellement fâchée, dit Claire en prenant place dans le véhicule.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air fru !

— C'est Bertrand. Encore... chuchote-t-elle, anéantie et au bord des larmes.

Sans lui laisser le temps de s'expliquer, Micheline lui fait déjà la morale : quand on donne un ultimatum, il faut s'y tenir.

— Sinon tu perds toute crédibilité ! Voyons, Clairon ! On en a discuté cent fois...

— Je le sais bien. Je m'excuse, je suis incapable de lui refuser mon toit. C'est mon fils, ça sera toujours mon fils...

Sa cousine s'emballe, lui recommande d'aller chercher de l'aide. Claire acquiesce, promet de prendre un rendez-vous et garde ses pensées secrètes. *Micheline ne peut pas comprendre... Mes enfants ne se sont jamais remis de la mort de leur père. Ils sont marqués.*

— Bertrand a juste besoin de sentir qu'il peut revenir à la maison. Il mange une bouchée, regarde la télévision, joue à ses jeux... Il ne me dérange pas tant que ça...

— Tu parles comme si c'était encore un gamin, rétorque la conductrice en faisant non de la tête. Claire ! Ton Bert a vingt-cinq ans et tout ce qu'il faut pour voler de ses propres ailes !

— OK, Micheline, on va arrêter ça là. Comment tu vas, toi ?

Sa cousine saisit le message et change de sujet. Les mains glissant sur le volant de sa Camry de l'année, elle enchaîne sur sa semaine folle avec force détails : les nouvelles équipes à monter et à former pour s'occuper des débordements d'huile à nettoyer chez trois gros clients, son fils qui a dû s'adapter à une nouvelle aidante. *Quoi qu'elle puisse dire, Micheline n'a pas une vie plus simple que la mienne, en fin de compte...* Le trajet ne dure que quelques

minutes. Une fois devant la maison de Joanne, Claire voit les choses plus positivement : Aline vit mal les changements, c'est normal qu'elle ait une réaction au retour de son frère. *Ça va finir par se placer*, pense-t-elle, un sourire de nouveau accroché au visage.

Ouvrant la portière et posant un pied par terre, Claire prend le temps d'admirer la somptueuse demeure de son amie. Dire qu'avant elle habitait à un jet de pierre de ce palais ! Dire qu'elle possédait une résidence tout aussi luxueuse ! Dire qu'elle partageait également une vie confortable avec René, son mari bienveillant. « Quand tu partiras, je pleurerai », dit le renard au petit prince. Il ne peut y avoir d'autre issue au départ de ceux qu'on a aimés.

Jetant un regard vers les érables ployant de chaque côté de la rue avec, entre leurs branches, le soleil perçant de ses rayons, Claire esquisse un mouvement de recul.

— Rentre, moi je vais faire un petit tour à pied. Le temps est trop beau...

— Bonne idée, je t'accompagne ? On a quinze minutes d'avance, de toute façon, répond Micheline, ravie. Ça va me faire du bien de marcher un peu.

Les deux femmes s'engagent, bras dessus, bras dessous, dans le croissant de la rue Willowtree. Claire remplit ses poumons de l'air vivifiant du quartier le plus chic de cette banlieue cossue, sise à une trentaine de minutes en voiture du centre-ville de Montréal et pourtant à des années-lumière des drames et de la misère humaine.

\*

Joanne, lime à la main, polit frénétiquement l'ongle qu'elle a brisé en ouvrant la boîte de vaisselle Mikasa qu'elle s'est procurée, à toute vitesse chez La Baie.

— J'ai jamais vu quelqu'un acheter un *set* aussi vite. T'as même pas éteint le moteur de ton char, tu es partie à la

course dans le magasin, puis tu es ressortie dix minutes plus tard avec ton service de dix couverts.

— Je t'ai rejointe dans ma *batmobile*, puis on a *flyé* vers chez moi.

— Ça dit « en porcelaine tendre » sur la boîte, annonce Françoise, amusée, tandis qu'elle dispose les assiettes. Une fois, j'ai soupé dans un resto, au Japon, où la vaisselle était comestible : le bol et les baguettes... On mangeait tout. Mmmmm, un vrai délice...

Joanne sourit, enlève le capuchon de la bouteille de vernis qu'elle a sortie de son sac à main et applique le produit d'une main experte sur son ongle. Quelques soufflettes sur son doigt et elle sera de nouveau fonctionnelle. Mentalement, elle se repasse le déroulement du repas, s'assurant d'avoir tout prévu. Une sonnerie interrompt le foisonnement de ses pensées. Elle dirige son regard vers la fenêtre, reconnaît la fourgonnette bleue.

— C'est le traiteur. Peux-tu ouvrir, Françoise ?

— Pas de problème, répond son amie, tout en se dirigeant d'une démarche de chatte vers la porte d'entrée.

— Prends ma carte de crédit dans mon portefeuille.

— Super ! Je vais me sentir riche pendant cinq secondes.

Joanne reporte sa concentration sur les couverts. Gardant l'annulaire en l'air pour donner une chance à l'email de sécher, elle s'empresse de plier les serviettes de table en forme de cœur puis les dépose dans l'assiette. *C'est chic...* Elle penche la tête et jette un regard oblique afin de s'assurer que son montage est conforme à celui du *Elle Décor* du mois dernier.

— Ça monte à trois cents piastres, c'est correct ? s'écrie Françoise du hall d'entrée de la maison.

— Oui, oui, vas-y, pas de trouble, rétorque-t-elle, un peu incommodée du fait que sa copine ait pu émettre, à voix haute, des réserves sur le montant de la commande.



## Soixanténaires et solidaires !

En novembre 2017, trente ans après avoir quitté le club de lecture de la bibliothèque municipale de Rosemère, huit femmes au tournant de la soixantaine se retrouvent par le biais de Facebook et reprennent les activités du cercle. À la suite de ces retrouvailles, elles se penchent sur des livres portant sur la psychologie positive, qui seront la bougie d'allumage pour amener des conversations et des réflexions autour de leurs vies, de leurs accomplissements, de leurs échecs, de leurs désirs, et surtout pour apporter des changements à leur existence. Si bien qu'en mars 2020, après quinze ouvrages discutés, elles s'installent dans un immeuble en copropriété afin de s'entraider, de se tenir compagnie et de mieux vieillir.

**Premier opus d'une trilogie,  
dont le deuxième tome se déroule  
en pleine pandémie.**



Professeure de scénarisation, auteure et scénariste depuis plus de trente ans, Dominique Drouin a fait ses classes aux côtés de sa grand-mère, Mia Riddez, en scénarisant avec elle *Terre humaine* et *Le Grand Remous*. Depuis, elle a prêté sa plume à plusieurs projets télévisuels : *L'Échappée*, *Parents malgré tout*, *Ramdam* et *Watatatow*. À partir de 2014, elle a publié la saga *De mères en filles*, chez Libre Expression. Ont suivi, aux Éditions de l'Homme, les romans *Julie*, *Hélène*, *Réjanne*, *Alicia*, *Marie-Pier* et *Ingrid*, compléments à la série télévisée *Yamaska*, écrits avec Anne Boyer.

